Hélène Landwerlin

Sous-Massa

Carnet de voyage aux portes du Sud marocain

Aquarelles et textes réalisés sur le vif

En achetant ce livre, vous soutenez des associations humanitaires

10 % des bénéfices dégagés par la vente de ces livres seront reversés à deux organisations qui œuvrent au développement culturel et économique des régions du Souss-Massa et du Haut-Atlas.

Tamounte
tamountouirgane.com

Cette association œuvre pour le travail des femmes et l'éducation des enfants. Implantée dans le Haut-Atlas touché par le séisme de 2023, ses actions sont concrètes : acheminement de vivres pendant le tremblement de terre, rénovation de l'école et ouverture d'un temps périscolaire, création d'une boulangerie tenue par les femmes de Ouirgane, vente de tapis artisanaux tissés par les femmes du village... Lors de notre passage à Ouirgane, j'ai pu visiter l'école, la boulangerie et la fabrique de tapis.
Et l'association ne compte pas s'arrêter là. Entre autres projets, Tamounte espère ouvrir un établissement préscolaire et une maison culturelle dont le rayonnement atteindra les villages des alentours.

Coopérative Migration et Développement
migdev.org

Cette ONG franco-marocaine soutient des projets de développement durable et solidaire dans les régions sud du Maroc, notamment le Souss-Massa. Pour cela, l'ONG finance de nombreux programmes en partenariat avec les collectivités territoriales et les associations locales, et ce dans divers domaines : gouvernance territoriale, égalité, agriculture durable, développement économique, mobilité internationale, et transmission de savoir-faire.

Aquarelles et textes réalisés par Hélène Landwerlin
www.lnlart.fr

de la même autrice :
Les pieds dans l'oued ; descente du haut Atlas par la rivière

Ce livre a été conçu avec les logiciels libres de droit Scribus et Gimp

Pour toute utilisation de ce livre, merci de citer le nom de l'autrice et son site web

Imprimeur : SPRINT24 - Via Maurizio Bufalini 8 - 00161 Rome, Italie
Imprimé en septembre 2025
n°ISBN : 979-10-979516-0-3
Tiré en 600 exemplaires

cramoisi d'Aliz
green gold
terre de sienne naturelle
gris chaud
? marron
rouge indien
gris de peynes
vert phtalo
vert de vessie
bleu outremer (french)
bleu phtalo
cadmium
jaune de Naples
rose
jaune citron
Finalement pas utilisé, oublié en France oups...
Les super combos:
bleu outremer
cramoisi d'Aliz
cadmium
bleu phtalo
green gold
gris chaud
+ rouge indien
Bilan des couleurs réellement utilisées:
cramoisi d'Aliz (un peu)
terre de Sienne naturelle (beaucoup)
rouge indien
Bleu outremer french (passionément)
gris de peynes - cadmium

Marrakech
jour 21
Oued Souss
Taroudant
Agadir
jour 2
jour 1
Tifnit
Douira
jour 5
jours 3 et 4
Ait Amira
(chez Hasna)
Sidi R'bat
jour 6
jour 7
Ait Baha
jour 20
jour 8
Riad perdu
jour 9
jour 10
jour 19
Tiznit
Oued Massa
jours 13 à 18
Tafraout
jour 12

région de Souss-Massa
cours d'eau
routes principales
zone montagneuse
zone de maraîchage sous serres
trajet et bivouacs
jour 24
jour 23
jour 22
Ouirgane
Ouarzazate
Zagora

Cher lecteur, chère lectrice,

Tu as dans les mains mon carnet de voyage. Tu sais, ce carnet qu'on fourre au fond du sac à dos, entre les slips et le filtre à eau, et dans lequel on couche (consciencieusement ou non selon l'énergie) le récit de ses aventures tout au long du voyage.
Dans ce carnet, rien n'a été inventé, tout est véridique. Les aquarelles ont été réalisées in situ, en équilibre en haut d'un muret ou les genoux dans le sable. Et si j'ai corrigé, reformulé et retapé les textes afin de rendre la lecture agréable, ce livre reste une copie fidèle de l'original.

Je crois que je n'ai plus qu'à vous souhaiter

"Bon voyage".

Hélène

François, mon compagnon de vie et de voyage

un copain rencontré sur la route

moi (Hélène)

À François, sans qui ce livre
n'aurait jamais vu le jour.

Boarding Pass

K8PF4ZL S606

DE / FROM
(BSL) Bâle(Basel)-Mulhouse-Fribourg (enregistrement dans le secteur suisse)
(AGA) Agadir (Maroc)

DÉPART DU VOL / FLIGHT DEPARTS
08:00

PASSAGER / PASSENGER
FRANCOIS, HELENE Mme

Souss-Massa

Carnet de voyage aux portes du Sud marocain

chauffeur de taxi au
café à Ikhourbane

Mardi 14 janvier
jour 1

Nous voici au début de notre voyage, à l'aéroport d'Agadir, encore tout emmitouflés dans nos vêtements d'hiver. Notre toute première envie est de trouver à manger.

Nous nous mettons en route...mais ne savons pas où aller. C'est ce qui arrive quand on n'a aucun programme.
Pendant qu'on tergiverse au bord de la route, près d'une dizaine de taxis nous interpellent. N'y tenant plus, on part se réfugier dans le premier village en face de l'aéroport. À notre grande surprise, il n'y a pas un seul touriste dans les rues, bien que nous n'ayons fait que 800 mètres depuis la descente de l'avion. En fait, cela n'est pas étonnant,

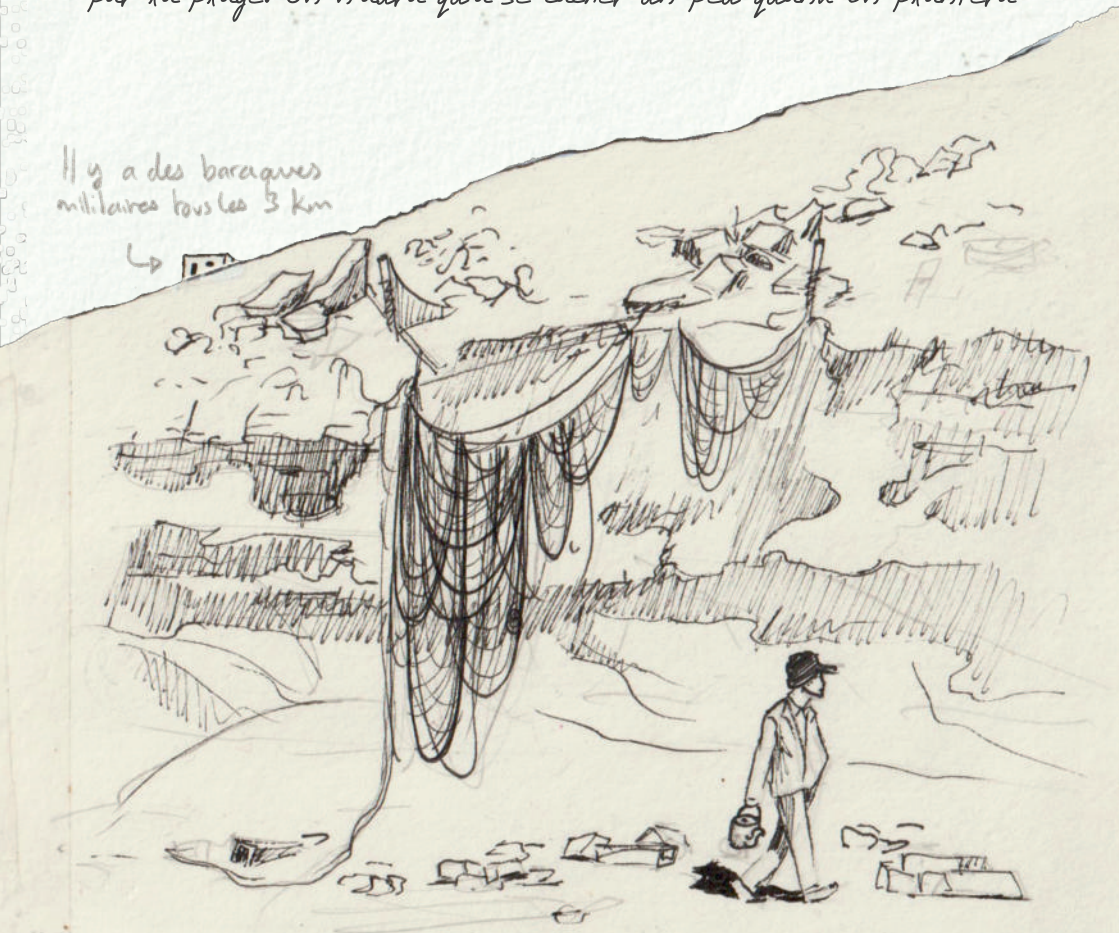
vu comme les taxis les cueillent de manière presque agressive à la sortie de l'avion, pour les emmener dans leurs hôtels ou dans le centre d'Agadir. Ce sont d'ailleurs les chauffeurs en pause qui peuplent les cafés de cette petite ville.
Le ventre plein et les idées claires, nous décidons d'aller en stop vers Tifnit, village de pêcheurs et de surfers situé au sud d'Agadir. En chemin, un homme nous informe que le village a été rasé, suite à une certaine "loi littoral", et que nous n'y trouverons pas grand-chose. Qu'à cela ne tienne, si Tifnit a été rasé, nous irons visiter les autres villages. Nous bifurquons donc vers la plage de Takad.
C'est un spectacle bien triste que nous découvrons en arrivant. Des traces de la vie passée qui avait animé les lieux il y a peu se mêlent à des montagnes de gravats que le sable a déjà commencé à ensevelir. C'est dans ce décor que nous plantons notre tente.

Dunes de Tifnit, avec l'Atlas au loin

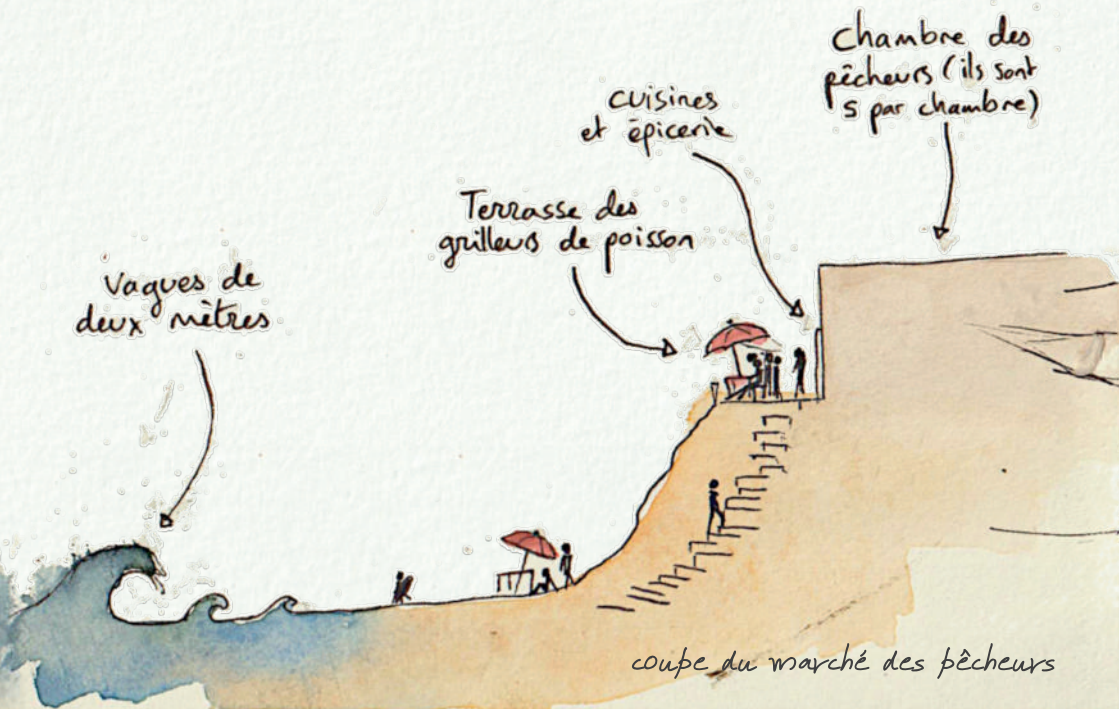
Mercredi 15 janvier
jour 2

Dans la nuit, nous avons eu la visite de deux soldats et de leur chien. La côte est une zone militaire, il faudra décamper au petit matin. Je commence à me dire que notre voyage ne sera pas aussi paisible que je l'imaginais, mais aussi que je suis bien chanceuse d'être blanche avec un passeport français. Le travail de ces deux militaires est d'empêcher les migrants de se rendre sur les îles espagnoles au large du Maroc. Je ne sais pas quel sort ils réservent aux sans-papiers, mais y penser me fait froid dans le dos.

Le matin, nous décidons tout de même de rejoindre Tifnit à pied par la plage. On n'aura qu'à se cacher un peu quand on plantera



la tente. Sur des kilomètres, des ruines se mêlent aux falaises, offrant un paysage totalement surréaliste.
Nous arrivons à Tifnit en fin d'après-midi. Du village, il ne reste que le club de surf et le marché des pêcheurs, grand bâtiment de béton qui domine la mer. La terrasse du marché est peuplée de surfers qui boivent le thé en regardant leurs camarades jouer dans des vagues de deux mètres de haut. Cela nous paraît fou de voir tant de monde après avoir marché des kilomètres dans des paysages post-apocalyptiques sans voir âme qui vive. Un rabatteur de clients nous explique que les villages du littoral ont été rasés, car des Qataris ont racheté les terres à l'État afin de construire des hôtels de luxe pour la coupe du monde de 2030 ; Les habitants ont dû quitter leurs maisons du jour au lendemain.
Nous avions prévu de dormir juste à côté du marché, mais un vendeur de poissons vient trouver François pour nous proposer de dormir chez lui. Il s'inquiète pour moi. La mer est



coupe du marché des pêcheurs

déchaînée. Les pêcheurs, bloqués à terre depuis plusieurs jours, s'ennuient ferme, et ils n'ont pas vu de femme depuis longtemps. "Et si vous décidez tout de même de dormir dans les parages, allez planter votre tente de nuit, et personne ne doit vous voir."
Alors on s'en va.

Hanoss, le cadet
2 ans
la plus espiègle de nous
DOUAE
5 ans
Les enfants de Hasna et leurs cousines, qui ont toutes tenu à avoir leur portrait.
Malak
7 ans
l'aînée
Selma,
la cousine

Jeudi 16 janvier
jour 3

Hier soir, en quittant Tifnit, nous avons été pris en stop par Hamed, qui nous a invités à dormir...chez son frère et sa belle-sœur. Nous sommes très gênés de la situation et essayons de décliner, mais n'arrivons pas à lui faire entendre raison. Hasna (la belle-sœur, donc) est la seule qui parle un bon français. C'est aussi la seule qui a fait des études. Son mari a quitté l'école vers 9 ans. Elle, en revanche, a été en fac de lettres et a obtenu un diplôme d'infirmière.

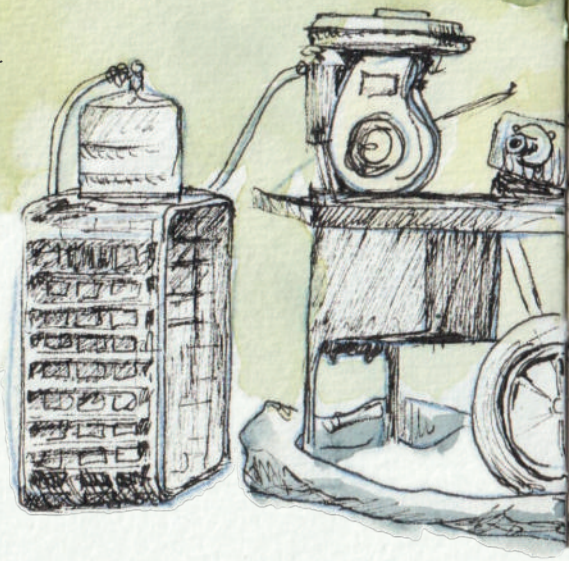
On discute à l'écart, loin des hommes, pour qu'elle puisse soulever son niqab (un voile qui ne laisse voir que les yeux). Nous avons le même âge, mais nos vies sont diamétralement opposées. À 27 ans, elle a déjà trois enfants, et a quitté son travail pour s'en occuper. Elle est très pieuse, et porte le niqab depuis 2 ans, par conviction religieuse. Elle ne comprend pas pourquoi je ne veux pas d'enfants, autant que je ne comprends pas comment elle a pu décider de porter ce niqab si handicapant. Cela ne nous empêche pas de nous lier d'amitié, on ne se quitte plus.

Le temps que j'ai passé avec Hasna, François l'a passé avec son mari et son beau-frère. Ils l'ont emmené visiter les serres familiales. François leur a demandé s'ils avaient essayé d'exporter leur production pour la vendre plus cher, mais ils ont répondu que ce n'était pas possible, car mettre en place de l'export a un coût que l'entreprise familiale n'a pas les moyens de payer. Alors ils vendent leur production aux souks.

Je ne l'ai pas dit, mais nous sommes dans une région maraîchère. Très. Maraîchère. Quand on la regarde par satellite (ce que j'ai beaucoup fait avant de venir), on voit une mosaïque de petits carrés irisés traversée par un délicat réseau, comme l'aile d'une libellule qui s'étiole dans le sable. Ces petits carrés, ce sont des serres qui couvrent le territoire sur des dizaines de kilomètres à la ronde. S'y promener revient à se perdre dans des couloirs de toile poussiéreuse.

Dans les serres, ce sont surtout des tomates qui poussent, mais aussi tout plein d'autres légumes.

Le maraîchage attire beaucoup de travailleurs, notamment des émigrés subsahariens, dont les enfants errent dans les rues d'Ait Amira pendant que les parents travaillent. Cette migration rend la ville très hétéroclite. Au souk du jeudi, on voit des femmes vendre de l'attiéké et des allocos* à côté des marchands de dattes et d'olives.



Pompe à eau artisanale fabriquée avec une... machine à coudre ? Dessinée d'après une photo

*Il s'agit semoule de manioc fermentée et de bananes plantain frites. Ces aliments, très présents dans la cuisine traditionnelle d'Afrique de l'Ouest, sont inexistants dans la cuisine marocaine.

Vendredi 17 janvier
jour 4

Nous venons de passer deux jours chez Hasna, il est temps de quitter cette petite famille et de reprendre la route. Nous retournons sur la côte, à Douira. Étonnamment, ce village-là n'a pas été rasé. C'est un hameau de villas. Un pêcheur nous raconte que Douira a été construit par ses ancêtres il y a 200 ans, quand ces derniers ont fui les Espagnols. Aujourd'hui, la plupart des maisons ont été rachetées par des Français, ce qui explique les villas et les 4x4 garés devant.
Le long de la côte entre Douira et Sidi R'bat se trouvent les « grottes des pêcheurs ». Ce sont des maisons troglodytes que les pêcheurs ont creusées pour stocker leur matériel et s'abriter du vent et du soleil. Simples grottes au départ, elles ont été maçonnées au fil du temps, jusqu'à devenir

Douira
et ses jardins
luxuriants

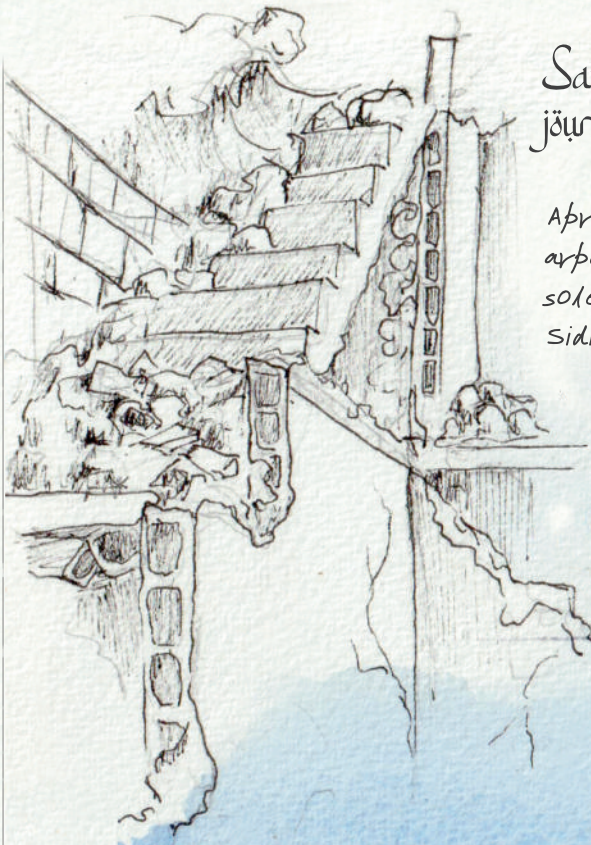
parfois de véritables maisons à deux étages avec terrasse. Comme à Douira, la plupart de ces maisons n'appartenaient plus aux pêcheurs, qui les ont revendues un bon prix à des Français trop heureux de fumer leur cigare face à la mer. Aujourd'hui, ces maisons ont été détruites, mais on distingue encore à des endroits l'emplacement d'un évier ou la faïence d'une salle de bain.

Le soir, nous montons la tente dans l'une de ces grottes afin de nous protéger du vent qui se déchaîne. Au loin, les lampes des militaires qui patrouillent sur la côte dansent comme autant de petits phares.

↑ mur de salle de bain qui nous abrite du vent

Samedi 18 janvier
jour 5

Après quelques heures à arpenter les troglodytes sous un soleil de plomb, nous arrivons à Sidi R'bat.



Sur la piste qui mène à la ville, nous croisons des 4X4 remplis de touristes blancs conduits par des Marocains. On nous alpague à plusieurs reprises pour nous proposer un restaurant ou un hôtel. La ville, grâce à son emplacement, vit principalement du tourisme. Safari dans la réserve des gazelles au nord, tour de quad dans les dunes, visite guidée dans le parc national ornithologique de l'estuaire du Fleuve Massa, balade en 4X4 le long de la côte, la liste des activités touristiques est longue. Tous les Marocains qui nous abordent sont des guides. L'un d'entre eux nous donne sa version de cette histoire de loi littoral. La plupart des villages côtiers ont été construits illégalement, sur des réserves naturelles, et c'est pour protéger le littoral sauvage qu'ils ont été détruits. Les villages encore debout, comme Douira ou Sidi R'bat, sont des villages historiques, qui ont été construits légalement. Cela nous paraît étrange, mais c'est la seule explication que nous avons avec celle du rabatteur de client de Tifnit.

Sidi R'bat

Dimanché 19 janvièr
jäur 6

Le parc national est beaucoup plus grand que ce que l'on croyait. Il se divise en zones de préservation des espaces naturels (en vert) et en zones d'utilisation traditionnelle (en beige). Sidi Ouassaï, Sidi R'bat, et Douira sont les seuls villages côtiers considérés comme traditionnels.

Je m'attendais à voir un large estuaire en descendant de Sidi R'bat, mais force est de constater qu'ici les fleuves ne se jettent pas dans la mer. Non, ils sont faits d'eau stagnante, qui s'arrête, bloquée par la barrière de sable que le vent érige en digue.

Sur l'estuaire du fleuve Massa, on fait la rencontre de Hassan et son cousin. Tous les deux sont guides. Le cousin de Hassan possède

Sidi Ouassaï

des dromadaires, qu'il fait manger aux abords du parc, car la luzerne coûte trop cher. Ces deux personnages me plaisent beaucoup.

Je les écoute parler avec émotion de leur région qu'ils aiment profondément et des dégâts de la sécheresse. J'ai l'impression d'entendre parler leurs cœurs. On refuse poliment leur invitation à dormir chez eux, et plantons la tente au milieu des dunes du parc.

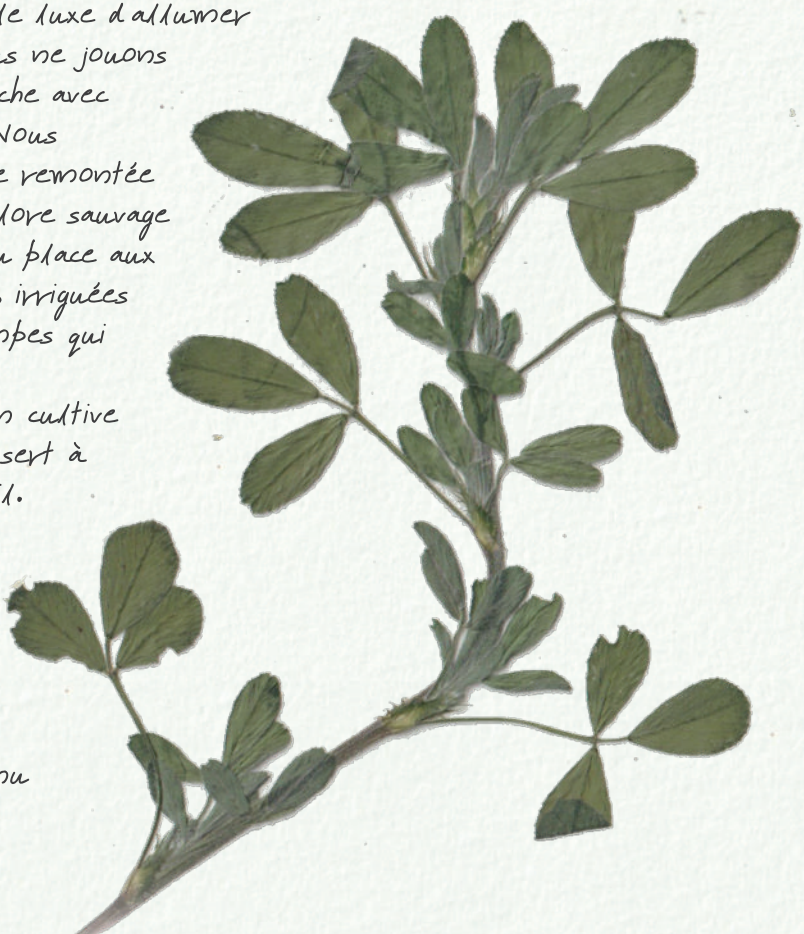
Parc National
du fleuve Nassa

Lundi 20 janvier
jour 7

À force de flâner et de rencontrer du monde, on a l'impression de faire du sur-place. De fait, nous ne sommes qu'à vingt kilomètres du lieu de notre premier bivouac. On entame notre remontée du fleuve Massa dans la fraîcheur du matin, tout heureux de quitter le littoral dont on commençait à se lasser. Les bords du Massa sont luxuriants. Nous n'avions pas vu une telle verdure depuis le début du voyage.

Mardi 21 janvier
jour 8

Nous avons bivouaqué au bord de l'eau, près des flamants roses et autres oiseaux, et pour la première fois nous avons eu le luxe d'allumer un feu, car nous ne jouons plus à cache-cache avec les militaires. Nous reprenons nôtre remontée du fleuve. La flore sauvage laisse peu à peu place aux terres agricoles, irriguées grâce à des pompes qui font des bruits d'hélicoptère. On cultive la luzerne qui sert à nourrir le bétail. Ces terres ne s'étendent pas très loin. A quelques kilomètres en amont, le sol est déjà redevenu poussière.



Mercredi 22 janvier
jour 9

Cette remontée idyllique du Massa aura été de bien courte durée. Hier déjà, le fleuve disparaissait peu à peu, ne laissant de lui-même que quelques flaques luisantes dans lesquelles baignaient

Entre les dunes, les abords de Massa prennent des airs d'oasis.

des déchets que le vent ou les humains avaient déposés là. « Il n'a pas plu depuis 10 ans ». Les mots de Hassan font écho au spectacle. Plus nous nous éloignons du littoral, plus les villages se font rares. La terre poussiéreuse laisse à son tour place au sable roux des dunes. Les plans d'eau restants forment de petites oasis au-dessus desquelles les oiseaux volent et chantent gaiement. En fin de journée, assommés par le soleil, nous nous arrêtons dans un riad tellement vide qu'il nous semblait abandonné. Zakaria, le gérant, tourne en rond. A part accueillir une ou deux fournées de 4X4 le midi (les mêmes que l'on croise à Sidi R'bat) il n'a rien à faire. Il se joint à nous pour boire le thé dans les canapés et discuter.

Jeudi 23 janvier
jour 10

En nous baladant, nous rencontrons Ayoub. Il possède quelques dromadaires qu'il fait travailler avec les touristes à l'entrée du désert. Avec quelques collègues, il attend à l'ombre d'un arganier au milieu de babioles et de coussins bariolés. On se demande à quoi sert cette mise en scène au milieu de nulle part. Puis, le manège commence. Les 4X4 se mettent à défiler. On les voit arriver de loin dans leur nuage de poussière. Ils restent une dizaine de minutes, le temps de faire monter les touristes sur les dromadaires et de prendre des photos dans les dunes avec le charmeur de serpents. Les guides se connaissent tous, ils se font de grandes accolades et papotent ensemble, avant de

récupérer leur cargaison et de repartir. Nous nous amusons de cette farandole, et réalisons en même temps que nos vêtements terreux et nos sacs à dos nous font bénéficier d'un traitement de faveur auprès des gens que nous rencontrons, soient-ils guides touristiques ou gérants d'hôtels.

Vendredi 24 janvier
jour 11

le propriétaire dromadaires, reste plus taiseux.

Cela fait trois jours que je croque de la poussière, il me tarde de revoir de grandes oasis. Nous faisons nos adieux à tout le monde et partons pour Tafraout, dans l'Anti-Atlas. Il nous faut passer par Tiznit, car les autres routes ne sont que des pistes non fréquentées. La ville est très belle, cosmopolite, mais les bruits, la foule nous étouffe, et nous fuyons au bout de quelques heures. Moi qui m'étais imaginé l'Anti-Atlas verdoyant, je suis atterrée par ce que je vois. Nous ne passons que des paysages arides. Les lits de rivières que nous traversons sont tous à sec. Nous nous arrêtons dormir dans ce qui semble avoir été une oasis, mais qui n'est plus que poussière et arbres morts.

l'anti atlas, magnifique, & derrière les dunes

Les remparts de Tiznit et ses échoppes

lit de rivière desséché dans lequel nous avons passé la nuit

Samedi 25 janvier
jour 12

Les premières heures de la journée se passent dans des paysages lunaires. Ce n'est qu'après quelques heures que nous arrivons à Tafraout. Les sommets de l'Anti-Atlas étreignent la ville, comme pour la protéger des tumultes du reste du monde. Car ici l'ambiance est différente.

Tout semble paisible. Les Marocains partagent les terrasses de café avec les touristes, principalement des hippies en camping-car et des backpackeurs. La ville est berbère et les habitants le rappellent avec fierté. Les femmes portent de grands voiles noirs dans lesquels elles s'enroulent à la manière d'un sari.

Dimanche 26 janvier
jour 13

J'ai été malade dans la nuit. Quelques bactéries ont sûrement eu raison de moi. Je passe ma convalescence au campement que nous avons établi la veille, à l'ombre d'un arganier. Les rochers ont une odeur âcre qui me donne la nausée.

vue imprenable depuis mon arganier

L'Anti-Atlas
ou le Colorado marocain

Lundi 27 janvier
jour 14

Nous avons rencontré Saïd, encore un guide. À Tafraout les baroudeurs comme nous courent les rues. Cette fois, nos vêtements terreux ne nous différencient pas des autres touristes. Pas d'invitation ni à dormir chez lui ni à manger un tajine, nous sommes bien ses clients. Nous lui louons du matériel d'escalade et partons à Tazka, un hameau à quelques kilomètres.

Mercredi 29 janvier
jour 16

Hier soir, nous avons dormi au pied des voies d'escalade. Les rochers n'ont plus cette odeur nauséabonde que je leur trouvais près de la source. Je réalise avec écœurement que l'odeur était due à la décharge, située à quelques centaines de mètres de notre premier campement, qui brûle chaque soir depuis des années les déchets de la ville. Depuis des années, la roche, immuable, est caressée par la fumée du plastique brûlé.

Jeudi 30 janvier
jour 17

Ça y est, j'ai de nouveau la bougeotte. Cela fait plusieurs nuits que nous sommes au même endroit. Et même si la ville regorge encore de délices, même s'il faudrait une vie pour grimper tout ce qui se grimpe autour de Tafraout, nous ressentons le besoin de partir, de nous éloigner de la ville, et pour ma part, de trouver de l'eau douce. Certes, les chiens errants qui grognent et aboient la nuit y sont aussi pour quelque chose. Les sommeils sont légers aux abords des villes. Mais ce qui me pèse le plus est de ne pas avoir accès à l'eau. Car si nous pouvons profiter des hammams, remettre nos vêtements terreux ensuite est un supplice.

Vendredi 31 janvier
jour 18

Nous avons entamé, ô joie, la descente de la source au-dessus de laquelle nous avions dormi le premier soir.

C'est en fait la naissance du fleuve Massa. Nous descendons donc le même cours d'eau que nous avions remonté par son estuaire. Nous sommes passés par des gorges coassantes et pleines d'oiseaux. Puis les gorges se sont ouvertes, l'eau s'est raréfiée, a disparu sous la terre, nous abandonnant, moi et mes espoirs, à une forêt d'arganiers. Nous avons fini la journée dans les mêmes paysages que nous avons croisés, et croiserons encore souvent : un lit de rivière à sec, de la poussière et des arbres en souffrance. Seuls quelques arganiers ont les racines assez profondes pour puiser l'eau dont ils ont besoin.

Samedi 1er février
jour 19

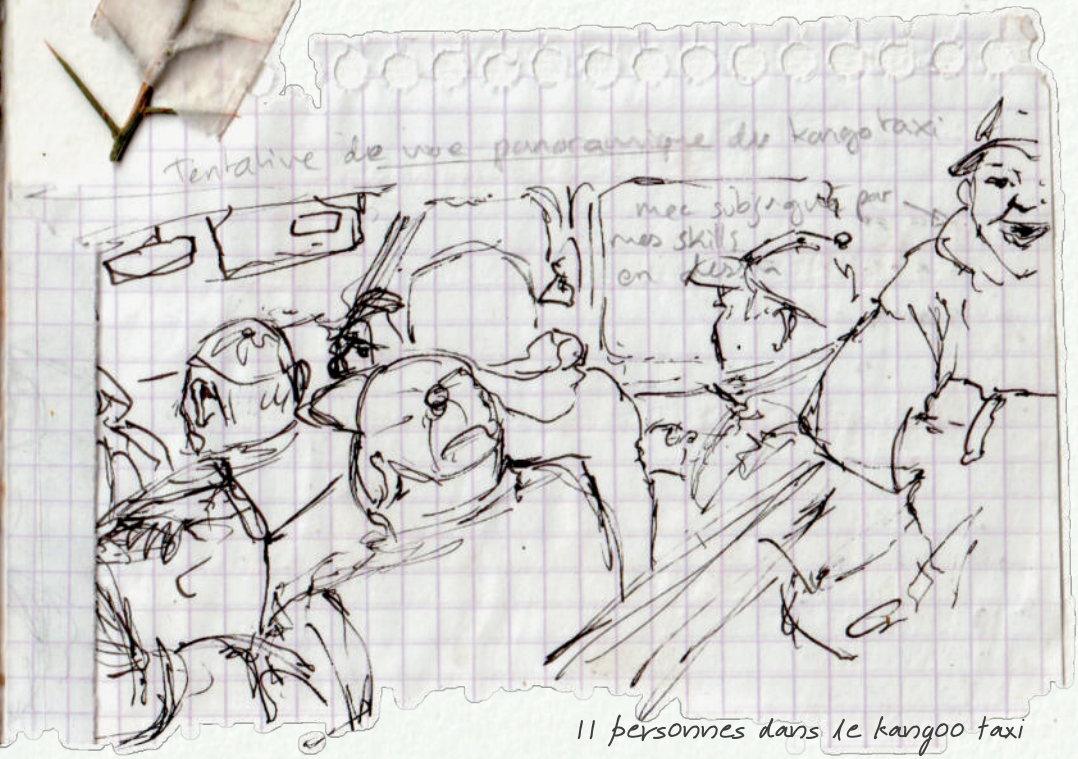
La nuit a été courte. Ce ne sont pas les chiens hurlant qui nous ont empêchés de dormir, mais une musique entraînante. Cela a duré des heures. Dans mes songes, je voyais deux Berbères frapper leur tambour et chanter

sous l'immense arganier, entourés d'une foule en transe. Voulant en avoir le cœur net, j'ai enfilé mes chaussures pour rejoindre les musiciens. Mais en même temps que j'avançais, la musique semblait reculer. Parfois je croyais enfin m'en approcher, mais ce n'était que son écho qui s'amusait à rebondir entre les murs des rues, et à me faire perdre la tête. J'ai cru que des djinns se jouaient de moi. Après 20 longues minutes à errer dans la nuit, mon rêve éveillé prit fin. J'étais enfin parvenue à l'origine des percussions. Une fête (de mariage certainement) avait lieu au sein d'une grande maison. La musique était si forte que les vitres vibraient. Je suis restée un instant plantée là, hébétée, à regarder les carrés de lumière d'où dépassaient quelques têtes voilées, puis je suis rentrée au campement, encore un peu sonnée de cette aventure mystique.

Au petit matin, nous sommes partis à Ait Baha en stop, avec l'espoir d'y trouver de l'eau. J'ai l'impression d'être sur une autre planète. Sur les plateaux du sommet de l'Anti-Atlas, il ne pleut jamais une goutte, et pourtant quelques amandiers, çà et là, trouvent la force de fleurir. Dans la région d'Ait Baha, il n'y a pas d'eau non plus, si ce n'est leur barrage, presque à sec. En demandant des renseignements à un serveur, il me rit au nez :

« L'eau, c'est dans les robinets, madame ! »

On prend tout de même le taxi pour descendre un peu plus bas, vers une autre source. Rien.



11 personnes dans le kangoo taxi

souk d'Aït Baha

Dimanche 2 février
jour 20

Ce matin, nous descendons encore un peu plus bas. J'ai l'intime conviction qu'il y a de l'eau plus loin, je veux la voir, je veux revoir une oasis, mais cela nous emmène dans des gorges, sur des dizaines de kilomètres, sans croiser de village, et nous n'avons plus de vivres. Je me rends compte que je cours après une eau qui n'existe pas. Que cela m'obsède et me rend folle. Alors, le cœur gros, je fais demi-tour. Nous quittons l'Anti-Atlas, et partons pour l'Atlas.

Grâce à la générosité des gens, nous faisons 150km en quelques heures de stop (et de bus). On monte entre autres dans un "bus de personnel", de beaux minibus blancs très communs dans la région, qui (je l'apprends enfin) transportent les ouvriers agricoles qui travaillent dans les serres. Les ouvrièr.e.s de ce bus font 4h de route par jour pour travailler dans la région de Biougra. 4h, c'est long, mais ils sont payés 15 dh de l'heure (1,50€) au lieu de 8dh (80 ct) autour de chez eux à Taroudant.

Lundi 3 février
jour 21

On continue notre route en stop vers Ouirgane. La route est longue. Très. Longue. C'est un vieil homme qui nous conduit dans son pick-up rouillé.

Pour une fois, je suis bien heureuse de ne pas être à l'arrière : nous roulons à 25 km/h en moyenne et arrivons tout de même à être secoués dans tous les sens. La route est en travaux tout du long. Les tremblements de terre de 2023 ont fait beaucoup de dégâts, et un an et demi plus tard, les populations vivent encore sous tente, ou dans des préfabriqués pour les plus chanceux. La route longe un ravin au fond duquel, ô bonheur, coule une rivière. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas vu autant d'eau couler. Mon cœur bondit autant dans ma poitrine que le pick-up sur cette route chaotique. On arrive à Ouirgane dans la nuit. Cette ville aussi est en travaux. Les habitants s'affairent à reconstruire leurs maisons.

lac de Ouirgane

Mardi 4 février.
jour 22

ENFIN ! DE L'EAU ! Il y a de l'eau. Et même beaucoup. Ouirgane se trouve au bord d'un immense lac artificiel. Et sous le barrage, l'eau coule encore. C'est là que nous allons. Nous rentrons en France dans deux jours. Il faut redescendre de la montagne. Et bien, nous le ferons en partie en passant par la rivière. Les gorges sont si belles que nous sommes d'une lenteur déconcertante. Chaque méandre dévoile de nouvelles merveilles. Nous voulons tout voir, tout explorer, arpenter ce serpent de paradis. L'eau est tantôt translucide, tantôt rouge, tantôt bleue, les boues rouges se mêlent à des roches vertes ou grises, des oiseaux jouent à raser les miroirs d'eau qui s'écoulent en cascades. Il nous suffit de nous pencher pour ramasser géodes, agates et autres pierres merveilleuses. Puis le paradis nous ferme ses portes. Trop enthousiaste, je n'aurais pas pensé cela possible. Nous sommes face à un obstacle infranchissable. Jusque-là, il était possible de passer en se mouillant un peu ou en crapahutant. Mais devant nous, il y a un trou d'eau profond de plusieurs mètres, que nous ne pouvons traverser avec nos sacs à dos. L'autre solution serait de passer par le haut des gorges, nous promettant presque à coup sûr une chute fatale. Tous les trésors de la nature ne se cueillent pas si facilement. Nous faisons demi-tour avec le sentiment de louper quelque chose.

Mercredi 5 février
jour 23

Nous entamons notre retour vers Agadir. Retour qui n'est pas déplaisant, puisqu'il commence par la remontée de la rivière jusqu'à la route. On ne s'est toujours pas lassés de ses méandres. Sur la route, nous continuons de manger le paysage des yeux. Malgré cela, j'ai hâte d'être à demain. Je ne réalise pas que ce soir sera ma dernière soirée sous les étoiles, mon dernier feu de camp, ma dernière nuit bercée par le bruit du vent.

Je suis seulement impatiente de rentrer. Je ne veux plus dormir sur mon matelas percé, je ne veux plus porter ce pantalon dont le dernier bouton ne tient qu'à un fil. Le reste ne compte plus.

Jeudi 6 février
jour 24

Nous avons avancé trop lentement la veille, il nous faut accélérer le rythme pour ne pas louper l'avion. Mon moral chute à mesure que nous descendons de la montagne. Je suis de plus en plus fatiguée, j'ai de plus en plus chaud, le bruit des voitures m'est insupportable. J'ai l'impression qu'il en va de même pour les gens autour de moi. Ils ont l'air de moins en moins heureux.

Nous mangeons notre dernier repas au même endroit qu'au premier jour, et nous montons dans l'avion.

Samedi 8 février
Epilogue

Douche, vêtements propres, nuit de 12 heures, voir de l'eau et de la verdure...mais pas de soleil, ni dans le ciel, ni dans le cœur des gens. Je n'en ai pas parlé dans le carnet, car cela s'est fait en filigrane, mais les Marocains sont le peuple le plus chaleureux que je connaisse. Il ne s'est pas passé une journée sans une attention ou un bonjour. Dans les rues, les gens fuient mon regard et je regrette déjà d'être rentrée.

Quelques mots de vocabulaire appris en cours de chemin (et écrits comme on peut, pour retrouver la phonétique)

Rencontre

Ca va ?	Laibaisse Allic	(A)
	Manic At Gait	(B)
Bonjour	Ah lan ≃ Ah hélere	(B)
Merci	Chou crane	(A)
	Lei Jaizic	(B)
De rien pas de problème	Nachi Nachkil	(A)
	~~Ih na l Ah~~ l	
	Ina il hal	(B)

un	ouaha	
deux	Juge	
trois	kletter	(A)
s'il vous plait	Wesh Masnouh	
	~~Stah baad Ah~~	
Abeuch	(B)	
RAFAch		NAHDAR MRAK

1 Wa hoed
2 Juge
3 Kletre-
4 harba
5 hamss
6 sta
7 sebaa
8 tmenia
9 tsehoud
10 achra
11 nabach
12 Tnach

Chourare

Chiba = Absinthe

nana = menthe

(B) tebmirt = Merci

AL MRR'B = bonne fin de jeûne

Pour aller (un peu) plus loin

L'article d'Aurélie Colas :
-Dans le sud du Maroc, des villages de pêcheurs rayés de la carte
paru sur le site du journal Le Monde (2024)

Les reportages de Laureline Savoye et Elisa Bellanger :
-La face cachée des tomates marocaines vendues en Europe
&
-Comment le Maroc exporte, via ses tomates, l'eau dont il va bientôt manquer
parus sur le site Le Monde Afrique (2024)

L'article de Ait-Hssaine Ali :
-Mutation d'un espace en bordure du désert par surexploitation de ses ressources hydriques : la dépression du Souss au Maroc
paru dans Revue de géographie alpine : De part et d'autre du Sahara (2024)

« De l'eau ? Mais l'eau, c'est dans les robinets, madame ! »

On dit que dans le voyage, l'important, ce n'est pas la destination, mais le chemin parcouru. Ça tombe bien, car de destination, il n'y en a pas. Je suis partie au Maroc un peu à l'arrache, sans chemise de rechange et avec un matelas percé. Je n'avais pas vraiment de programme, si ce n'est de sentir le soleil sur mon visage, et de longer quelques oueds afin de pouvoir boire, cuisiner, et me laver.

Trouver ces rivières s'est avéré bien plus compliqué que prévu. Pendant trois semaines, j'ai parcouru le Souss-Massa en quête d'eau. Je n'en ai pas trouvé beaucoup, mais j'ai découvert au hasard du chemin la beauté de cette région ainsi que les réalités sociales, économiques et écologiques de ce territoire aux portes du désert.

Alors j'en ai fait un livre.

10% des bénéfices reversés à des associations humanitaires

21€

ISBN : 979-10-979516-0-3

9 791097 951603